

Le roman de Vincent (ou *Que dit Vincent de la création*)

essai romancé sur la vie et la mort de Vincent Van Gogh, peintre novateur

Xavier HIRON

(cinquième fichier, état au 27/02/2024)

Le roman de Vincent

(vie et mort d'un peintre novateur)

IV- Parenthèse peu souvent illustrée du retour au foyer

(fin 1883 à fin 1885)

Enfin, Vincent a reçu une lettre de Christine qui confirme ses doutes : elle a bien du mal à s'en sortir avec les seuls ménages. Mais surtout, les enfants sont à nouveau entre les mains de sa mère – c'est-à-dire laissés à l'abandon, dans un environnement malsain -. Bref, il élude... Gustave Doré dit : « J'ai la patience d'un bœuf. » Soit : constance d'observer, d'apprendre, de mûrir, de regarder pousser le blé. Pour un peintre tel que lui, il s'agit d'avoir conscience de son propre développement. S'en suivra une longue litanie pour tenter de convaincre une nouvelle fois Théo de venir le rejoindre. Ce qui contribue certainement à augmenter le doute et le malaise dans l'esprit de son frère, déjà passablement fragilisé par une situation devenue précaire. Car Théo en arrive à vouloir tout plaquer, mais sans idée préconçue d'une orientation

Un essai romancé

à venir. Tous les préceptes basiques issus d'un calvinisme terrien et passablement obstiné (Vincent emploie le mot *puritain*) sont alors fédérés pour énoncer à Théo que le travail est la seule vraie passion de la vie et que cette dernière ne devrait pas être noyée au cœur d'une capitale spéculative, mais plutôt servir une existence simple, basée sur des principes simples. Vincent insinue que leurs deux êtres confluent, car ils sont étroitement liés, ce qui est un fait avéré ; mais ce qui peut aussi s'avérer de nature à déstabiliser son frère plus profondément encore...

Se développe ici une tentative d'influence proche de l'emprise, qui cherche à démontrer par tous les moyens des affinités réelles ou supposées entre leurs deux profils. Il est clair que Vincent a besoin d'un nouvel alter ego, qu'il a perdu en la personne de Christine. Si jamais il perdait Théo d'une manière ou bien d'une autre, et se retrouverait totalement seul, y compris en pensée. Mais il aborde au passage une autre vérité : qui est que penser, c'est aussi agir (ou vice versa) - les deux termes ne s'excluant nullement, comme le suggère faussement la société de leur temps -. Vincent se fait d'autant plus incisif que Théo semble avoir rompu d'avec la prétendue Marie (?) ; affaire qui, à supposer même qu'elle fut réelle, était en tout cas mal venue dans le contexte de marasme dans lequel il se trouve plongé. Tandis que Vincent, quant à lui, s'attache éperdument à un pays que désormais il trouve indescriptiblement beau. Mais en l'absence des missives que son frère lui adresse en réponse à ses courriers, difficile de mesurer l'impact réel de ce discours : tentative effective de vouloir se faire peintre, ou pur fantasme de la part de Vincent ?

Il s'agit clairement d'une lutte psychologique d'intérêt. S'en suivront une dizaine de lettres qui, sans être confuses,

Un essai romancé

deviennent d'une lecture assez obscure, car on ne comprend pas vraiment ce que Vincent cherche à y démontrer ; mis à part le fait qu'il se laisse manifestement emporté par son expressivité débordante. S'il veut reconforter Théo, c'est plutôt raté, car on perçoit qu'il s'adresse à une personne entièrement désemparée – au sens fort du terme désespéré -, sans jamais lui apporter le soutien escompté ! Donc, résumons-nous. Durant les trois mois que Vincent va passer dans la Drenthe, Théo n'aura eu de cesse d'exposer ses difficultés professionnelles, d'ailleurs antérieures au départ de Vincent de La Haye, et d'appeler ce dernier à la rescousse, en lui proposant notamment de venir continuer de peindre à Paris. Tandis que, dans le même temps, Vincent ne développe qu'une seule perspective, datant elle-même de plusieurs mois : permettre à Théo d'accéder lui aussi au statut d'artiste peintre (il se souvient entre autres des journées qu'ils passaient ensemble, étant adolescents, à dessiner des moulins). Mais aucun des deux n'est prêt, finalement, à céder le pas à l'autre, chacun étant bien ancré dans ses habitudes. Comment un tel bras de fer à distance, sorte de guerre des nerfs larvée, peut-il raisonnablement se terminer, sans pour autant créer une dissension majeure ? Les conditions de vie de Vincent en décideront certainement ; mais nous en viendrons à constater que les réponses se mettent en place d'une façon finalement assez naturelle.

Au gré de ses commentaires, Vincent donne son avis sur la question de l'intelligence (n'oublions pas que ces échanges ne sont pas censés sortir du cadre fraternel !), dont il ne croit pas qu'elle accapare l'essentiel des facteurs de réussite. En tout cas, pour en revenir à son leitmotiv du moment, elle ne le fait pas plus que la seule fréquentation assidue d'un cadre naturel et du travail

Un essai romancé

paisible. Il mesure cependant que lui-même est affecté d'une incurable mélancolie. Ce qui contribue à produire cet agrégat nécessaire qui lui confère ténacité et volonté de réussir (force qu'il souhaiterait voir se matérialiser en Théo), ainsi que sa tendance au découragement. Cependant, si Théo est bien un artiste, c'est à travers les mots qu'il s'exprime ; tandis que Vincent tient absolument à ce que cette disposition se commue in petto dans le domaine de la couleur, à en devenir une véritable obsession. Mais Théo aide aussi ses parents ainsi que Wilhelmine, la plus jeune de leurs sœurs. Ainsi, même prendre la décision de quitter l'entreprise Goupil et Cie lui devient tel un fardeau.

Très maladroitement et au risque de créer un sévère hiatus, y compris au cœur de sa propre pensée, Vincent insiste. Théo doit quitter Goupil et Cie sous la seule caution que cette activité ne lui conviendrait pas ; et pour y parvenir, il se dit prêt à renoncer à sa rétribution ! Propos qu'il nuance aussitôt : « La question se réduit simplement à ceci et à rien de plus : je ne veux en aucun cas qu'on puisse dire, avec raison, que tu continues à faire un métier contre ton gré plus ou moins à cause de moi. Je ne veux point que la poche d'autrui pâtisse de mes hardiesses. » Nous pouvons facilement imaginer que la pression engendrée dans l'esprit de Théo devient quasiment infernale... ! Et Théo, finalement, de se rebiffer, en choisissant la sécurité.

A l'occasion d'un voyage à Zweeloo, Vincent renoue avec ses descriptions sensibles de paysages, prémices à une prochaine toile remplie de cette délicatesse picturale que nous lui connaissons. Comme ce genre de descriptions va finir par s'accumuler et qu'elles forment le corps des passages les plus connus de la correspondance, parce que les mieux diffusés (voir

Un essai romancé

Grasset 1937, réédité en 1980), mais aussi les plus hautement poétiques, puisqu'empreints de toute l'acuité visuelle du peintre, nous ne nous y attacherons pas outre mesure, dans les pages qui suivront. Mais enfin, on comprend que l'affaire est close. Nous sommes fin novembre, le froid et la neige s'installent ; il ne devient donc plus possible de travailler en plein air et Vincent songe à profiter de cette période creuse pour s'en retourner saluer ses parents. D'autant plus que son frère y passe d'ordinaire ses vacances, aux alentours des fêtes de fin d'année.

Les derniers échanges, cependant, ont été tendus et ressemblent à de sévères mise au point – le mot « ultimatum » y est même employé -. Tout n'a pas été dit, dans un certain sens ; et trop de choses ont été abordées dans d'autres directions... Le jeu qu'a joué Vincent à cette occasion n'a été ni franc du collier ni véritablement clairvoyant ; il a surtout montré qu'il considérait Théo comme sa proie... Il devient alors évident qu'il va falloir remettre les compteurs à zéro. Et ce d'autant plus vite qu'il est à nouveau et subrepticement question de mariage (à moins que les informations à ce sujet n'aient pas suivi avec diligence) ! Fort de ces enseignements, Vincent s'apprête à rejoindre le foyer du presbytère de Nuenen, dans le Brabant septentrional (banlieue actuelle de la commune d'Eindhoven), avec la vague idée qu'il devra restreinte encore un peu plus son train de vie ; c'est-à-dire liquider définitivement ses dettes ; et donc qu'il ne pourra certainement pas poursuivre son travail artistique dans la Drenthe...

Un essai romancé

Décembre 1883 – Nuenen : six ans et demi avant l'échéance.

Quelles conclusions est-il loisible de tirer de cette tranche de vie qui n'apparaît pas franchement en faveur d'une image positive de la psychologie sociale de Vincent. En premier lieu, que Vincent s'enflamme volontiers en dehors de toute ligne de conduite logique, dépassé qu'il est par ses propres arguments et son positionnement atypique. Ensuite, qu'en face d'une orientation où Théo doit faire des choix stratégiques personnels, Vincent exagère la portée de l'aide qui, dans son esprit, lui est due. Parmi les éléments notables qui fondent ses critères, l'épisode de l'imprimerie devient symptomatique : car si son frère trouve un débouché concret à son hobby pour les gravures de revues, Vincent a développé une telle phobie des activités marchandes - environnement qu'il connaît de l'intérieur et analyse sous l'angle d'une sainte horreur des milieux financiers - qu'il devient prêt à affronter toutes les contradictions internes pour ne pas devoir y retourner. Sa position étant qu'en venir à lui proposer une double activité d'imprimeur et de peintre consiste assurément en un marché de dupe, puisqu'il est évident que le versant professionnel de son activité finirait par grignoter sa veine artistique. D'où surgit la seule échappatoire possible : un artiste se doit de s'extraire du système ambiant, dans le seul but de créer son propre système marginal de survie, aussi imparfait soit-il...

L'élément déclenchant qui décidera Vincent à rentrer chez ses parents est qu'il tombe malade à l'issue d'une marche forcée sous la pluie et, dans de telles circonstances, l'hiver accroit son sentiment de solitude. Il ressasse aussitôt une vague sensation

Un essai romancé

de malaise, suite aux propos tendus qu'il a entretenus dernièrement avec Théo. D'ailleurs, cette ambiguïté va persister de longs mois et Vincent ne retrouvera un esprit tranquille qu'avec les beaux jours du printemps. Encore restera-t-il d'une exigence exagérée envers Théo ! Dans ce contexte extrême, il est possible que Vincent ait voulu aller chercher auprès de tierces personnes l'information concernant l'avenir de son frère, leurs derniers échanges étant devenus trop biaisés pour demeurer sincères. Ce qui pourrait se lire aussi comme une manière de devancer un éventuel repli stratégique, si celui-ci s'avérait nécessaire ? Bref, le « retour » vers Nuenen (qu'il ne connaît pas encore) et ses habitants devenait certainement incontournable. Vincent déplore cependant que l'Art soit devenu une pure spéculation de banquiers et qu'il ne reste pas en soi un plaisir d'amateurs. Son prix fluctue de manière incompréhensible, alors que la valeur artistique d'un chef-d'œuvre est pour lui aussi inaltérable que le rayonnement du soleil. Il est même parfois arrivé que la côte de Rembrandt baisse sur les marchés de l'Art : un comble, pour Vincent !

Si la compilation de ces transformations et revirements sonne de manière un peu fastidieuse, tous paraissent cependant indispensables pour comprendre et cerner la personnalité intime de l'artiste van Gogh ; nous apportant au passage des éléments surprenants sur l'homme aux prises avec sa problématique de peindre. Lorsqu'on est amené à lire un tableau de Vincent, un faucheur perdu au milieu d'un champ de blé par exemple, on intègre mieux combien le côté venteux et houleux exprime le paysage intérieur de l'artiste, en quoi consiste sa recherche fondamentale de relief et d'intensité, en connexion avec un sentiment vécu. Son instabilité psychique est avant tout, au début

Un essai romancé

de son histoire, le reflet de son incertitude sur les tenants et aboutissants de sa propre vie ; elle-même issue de son incapacité à complètement canaliser son caractère et sa raison - sans aller jusqu'à y chercher un dérèglement qui ne lui viendra que plus tard -. Car les questions qu'il se pose sont toujours des questions bien réelles et ses émotions s'épanouissent avec justesse. Par exemple, avec Vincent, l'Art n'est jamais inféodé à aucune cause quelle qu'elle soit ; position qu'il défend avec hargne et, étant artiste moi-même, je me sens totalement en adéquation avec cette vision qui ressort de l'univers de la création.

Dès lors, son retour à Nuenen est appréhendé comme un test. Il veut voir comment cela se passera et comment lui-même réagira. Il commence à prendre conscience qu'il abuse de la générosité de son frère : car il ne peut ni ne veut être un loup, quelle que soit la valeur que sa peinture prendrait un jour, n'accordant pas de valeur à l'argent. Il note le profil froid et sec de son père et son absence de compréhension altruiste le désole. Manifestement, il attendait des excuses, mais celles-ci ne sont pas venues. Son père est décrit comme étant un homme de certitudes qui ne connaît ni le doute ni le remord, ce qui lui paraît être plus grave que l'erreur elle-même. Il constate donc une incompatibilité d'humeur avec son père, tandis que sa mère reste totalement transparente. Avançant en âge, il se sent moins coupable de cette situation qui s'avère être invariable. Ce qui fait que lui, tout comme ses parents d'ailleurs, demeurent dans l'incertitude de la position à adopter les uns envers les autres, ce qui rend leurs rapports irrémédiablement ambigus. Or les actes des hommes, leurs comportements, note-t-il au passage, sont révélateurs de ce qu'ils sont intérieurement. Bref, Vincent s'imaginait recevoir un

Un essai romancé

accueil différent : un élan sincère qui tende à résorber le passé. Dans les faits, il n'en sera rien.

Revenant de son plein gré sur leur ancien différent, Vincent met son père en demeure de mieux extérioriser les perceptions qu'il nourrit de telle ou telle configuration événementielle s'ils veulent espérer pouvoir partager une vie en commun. Et à Théo qui prétend de plus en plus ressembler à son père, il réitère sa défiance vis-à-vis d'un fonctionnement familial où seule l'efficacité sociale est prise en considération. Vincent va jusqu'à mettre en cause la manière dont son père lit et utilise la Bible, en son âme et conscience ! Sur quoi une telle attitude peut-elle déboucher ? Car dès la troisième lettre écrite depuis le nouveau presbytère familial, Vincent admet être scotché à Nuenen. Et s'émeut : « Cher Frère, dit-il, je sens que Pa et Moe réagissent instinctivement à mon sujet (je ne dis pas intelligemment). On hésite à m'accueillir à la maison, comme on hésiterait à recueillir un grand chien hirsute. Il entrera avec ses pattes mouillées – et puis il est très hirsute (allusion à son allure négligée, qu'on lui reproche). Il gênera tout le monde. Et il aboie bruyamment. Bref – une sale bête. »

Au moins, Vincent rembourse ses dettes. Il conçoit cependant qu'étant la pierre d'achoppement de la discorde, il ne devrait plus imposer sa présence. S'il lui faut renoncer à sa passion pour garantir sa liberté de pensée, il y consentira, dit-il : mais, comme on le verra par la suite, il n'examine cela qu'en pure hypothèse. Cependant, il n'en reste pas moins redevable à celui – il désigne ici son frère Théo – qui lui a tendu la main. Car il sent qu'il ne pourra pas rester bien longtemps dans le Brabant si tous les avis se liguent contre lui, bien qu'il affirme à cette occasion n'être l'ennemi de personne. Pourtant, il dresse un portrait réaliste des

Un essai romancé

rapports qui l'unissent à cet instant précis à son frère : « L'un dit (il parle de Théo) : Je dois tenir un certain rang, je dois rester dans le commerce, je ne crois pas que je serai peintre – mais à quel point Vincent néglige-t-il qu'il fait partie intégrante de ce choix ? -. L'autre dit : Je vais devenir un chien, je sens que l'avenir me rendra plus vilain et plus sauvage, et je prévois qu'une certaine pauvreté sera mon lot, mais... mais je serai peintre. » Nouveau point de basculement ! Tandis qu'à ce moment qui se dessine crucial pour leurs trajectoires personnelles, une interrogation prégnante pèse sur leur devenir : « Je vois ces deux frères plusieurs années auparavant, à l'époque où tu venais de faire ton entrée dans le monde de la peinture et commençais à lire des livres, etc. – près du moulin de Rijswijk, ou encore, se rendant à Chaam, en hiver, tôt le matin, à travers la bruyère couverte de neige. Ils sentaient, pensaient et croyaient si intensément à l'unisson que j'en viens à me demander : sont-ce encore les mêmes frères ? Question : comment cela se terminerait-il – vont-ils se séparer pour toujours ? ou bien, vont-ils s'engager pour de bon sur le même chemin ? »

Outre que c'est Vincent qui, ici, énonce qu'il est le plus nostalgique des deux – et en a par ailleurs le plus intérêt -, il espère toujours ; ou plutôt il déplorerait qu'une prochaine réconciliation familiale ne fût pas possible. Somme toute, chacun semble se satisfaire pour le moment de la situation actuelle, sauf lui. Bien évidemment, ce que formule Vincent est qu'il se sent très à l'étroit dans ce genre d'environnement, pris en tenaille par la bien-pensance à la fois sociale et familiale. Il ne néglige pas le fait qu'économiquement parlant ses affaires vont mieux, ce qui constitue un point éminemment positif. Mais ayant prouvé son indépendance d'esprit et l'authenticité de sa démarche

Un essai romancé

humaniste, il ne comprend pas qu'on ne lui sache pas gré en priorité de cette largesse d'esprit. D'autant qu'il travaille laborieusement à révéler la beauté cachée du monde, jusqu'à mettre en jeu sa propre personne et son prochain devenir ! Finalement, dans cette vaine querelle qu'il essaie de résoudre à sa manière, Vincent se montre tout aussi intransigeant et obstiné que son père.

Mais le peintre est un homme qui lutte, qui cherche la vérité vraie, et se découvre en cela inexplicablement en butte avec le reste de ses congénères ; lesquels par pure facilité, tel son père, ne remettent jamais en cause les apparences de l'ordre établi. Aussi en veut-il à la figure paternelle (et subséquemment à sa propre mère) d'avoir rendu sa jeunesse sombre et de ne lui avoir fourni aucune des réponses qu'il se doit désormais de trouver seul. Il n'admet donc pas que ces mêmes personnes lui en fassent en retour le reproche ! Pour sa part, il entrevoit une forme de réponse dans une certaine mise en œuvre de sa propre bonté. Et ainsi de conclure l'une de ses lettres quasi quotidiennes, en cet instant de crise morale et existentielle intense : « Mais, Théo, bien que toi et moi refoulions autant de larmes qu'on en devine dans les figures de Monteyne et de Grollo, nous pouvons entretenir un espoir secret qui triomphera de toutes nos mélancolies. Les premières années lourdes de difficultés sont une sorte d'emblavage (d'une racine verbale signifiant semer, ensemençer) dans les larmes, soit, mais nous les retenons et nous pressentons que très, très loin jaillit l'espoir secret de la récolte. » D'où l'on en conclura inopinément qu'aucun retour aux origines ne laissent jamais personne indifférent !

Suite à un nouvel ultimatum (se concerter ou partir), Vincent obtient qu'un débarras lui soit accordé pour ranger ses affaires

Un essai romancé

de peintre et lui servir d'atelier. Pour faire amende honorable, il admet que la rigidité apparente de son père est possiblement due aux facultés déclinantes de la vieillesse qui minimiserait sa capacité d'adaptation. Et de fait, il tente un nouveau rapprochement de vues avec Théo, confessant au passage : « Il se peut que mes considérations soient parfois entachées d'exagération ; c'est parfaitement possible, mais je crois pourtant que leur caractère, leur valeur et leur sens renferment un peu de vérité. » Et désormais libre de reprendre son activité, il voit de nouveau poindre de la bienveillance autour de lui. Car tout le monde, van Rappard compris, l'encourage à se stabiliser. Enfin, il devient clair que l'interlocuteur de référence au sein du triangle de masculinité formé par Théo, Vincent et leur père n'est plus ce dernier, sorte d'autorité sombre déchu, mais que cette fonction, par une sorte d'accord tacite, sera dorénavant confiée à Théo. Vincent considère lui-même qu'il s'agit d'un nouveau départ. Notre Van Gogh national retourne donc à La Haye chercher son saint-frusquin, ses études et sa collection de reproductions (son classeur Panini, en quelque sorte). Il y revoit Christine et constate que s'ils se sont éloignés l'un de l'autre, elle a « vaillamment tenu bon », ce qui mérite à minima ses encouragements et son soutien moral. Elle s'est mise à travailler comme blanchisseuse et ne s'est finalement pas séparée de ses enfants ; même si son petit bonhomme qu'il affectionne tant semble être redevenu amorphe. « Je vois en elle une femme, je vois en elle une mère ; tout homme digne de ce nom est tenu, à mon sens, de protéger de telles créatures chaque fois que l'occasion s'en présente. Je n'en ai pas honte, et je n'en aurai jamais honte. »

Mais il comprend aussi que Théo a délibérément agi pour qu'il quitte Christine en lui affirmant, entre autres, que son devoir

Un essai romancé

l'amènerait à se séparer d'elle. S'il ne met pas en doute ses bonnes intentions, il perçoit désormais que l'opinion que Théo a alors défendue ressemble trop à celle de son oncle Cent, et ce détail troublant demande, selon lui, éclaircissement. Ce que nous suggère ici Vincent est sans ambiguïté que ce serait bien cet oncle qu'il honnit qui financerait en sous-main ses revenus, par l'intermédiaire de son frère Théo, sous la caution de l'adage : le payeur est le décideur ! Ce qui expliquerait aussi pourquoi l'oncle Cent ne s'est même pas donné la peine de lui payer ses 50 études alors que Vincent s'apprêtait à partir pour la Drenthe, puisque, somme toute, il paye déjà pour cela ! Sur ce point particulier, la réponse que lui fera son frère nous manque cruellement...

La tuberculose larvée de Christine s'est révélée au grand jour, du fait de l'humidité ambiante dans laquelle elle travaille quotidiennement en tant que blanchisseuse. Bref, si la femme s'est montrée tenace, son être est progressivement retombé dans une misère profonde, ce qui le navre profondément. Aussi parle-t-il franchement à Théo : « Quant à notre amitié, frère, elle en est fortement ébranlée. Si tu me répliquais : nous ne nous sommes assurément pas trompés, et si je constatais que ta mentalité n'a pas changé, je ne pourrais plus t'estimer comme autrefois. » Opinion qu'il ponctue d'une apostrophe féroce : « J'ai déjà eu l'occasion de te dire et je te répète ce que je pense de la question de savoir jusqu'où l'on peut aller quand il s'agit d'une pauvre créature abandonnée et malade : jusqu'à l'infini. En revanche, notre cruauté peut être également infinie. Avec une poignée de main. » Comment une fraternité peut-elle résister à cela ? C'est ce que nous nous proposerons de découvrir dans les lettres suivantes ; puisque nous n'en sommes qu'à la moitié de la

Un essai romancé

fameuse correspondance et que Vincent (et, peu ou prou, son frère Théo avec lui) n'a plus que six ans et demi à vivre. Sachant que d'autres sources et témoignages nous seront eux aussi exploitables...

Janvier 1884 – Nuenen : six ans et demi avant l'échéance.

Vincent se sait voué au malheur et à l'insuccès. Pour autant, tout ce qu'il a à reprocher à son frère ne passe pas. Plus on avance dans la correspondance, plus l'état de Christine est décrit comme lamentable. Si bien qu'il avoue qu'il a profondément aimé ces trois êtres. Mais surtout, le sentiment de la cruauté de son frère est renforcé par le fait que, miraculeusement, « une calamité ourdie contre lui (Théo) vient d'être conjurée. » Après l'épisode du prétendu vrai-faux mariage, la ficelle paraît un peu grosse pour Vincent. Ce que semble alors lui alléguer Théo est qu'il n'a effectivement fait qu'obéir aux injonctions, et cet aveu le dispense en partie aux yeux de Vincent. Mais Théo saura-t-il pour autant se racheter ? En premier lieu, Vincent lui fait remarquer qu'il ne lui a jamais rien caché (hum !) de Christine ni de son état. De plus, il a été sincère en donnant son avis sur le comportement de son père. Il dit donc attendre une même attitude en retour. Constaté qu'en lui-même quelque chose s'est brisé est ressenti comme un devoir s'il veut pouvoir retrouver la sérénité dont il a besoin pour travailler. Il doit exclure de lui la perfidie qu'il a perçue de Théo et de ceux qui ont agi de concert avec lui... ! Aussi, pour la suite, il réitère la constatation qu'il a besoin de son argent, mais qu'il ne l'acceptera désormais que s'il peut considérer que ce dernier lui appartient en propre, c'est-à-dire qu'il peut en disposer librement. Ce qui signifie que faisant de lui ce qu'il veut, il exige que

Un essai romancé

personne ne vienne lui en tenir rigueur si d'aventure il le partageait avec Christine !

Un autre fait semble venir corroborer l'hypothèse que l'argent qui lui est versé à intervalles réguliers ne vient pas directement de Théo : tandis qu'ils sont en pleine crise et que Vincent argue de sa liberté de disposer de lui-même sans pour cela porter préjudice à autrui, il reçoit sans sourciller sa mensualité (il est pourtant déjà arrivé à Théo de se montrer plus retors pour moins que cela). Accompagné malgré tout d'un avertissement : une mise en garde contre l'isolement que risque de lui valoir une attitude par trop intransigeante ! Il y répond comme suit : « Il y a deux sortes de gens qui flottent toujours entre les partis. Premièrement, ceux qui manquent de caractère ; et deuxièmement, ceux qui ont un caractère, mais qui n'est pas du goût de celui des partis jouant les premiers violons. » Cela s'appelle mettre les points sur les i.

Vincent dessine désormais des tisserands et des métiers à tisser perdus sous la pénombre et implantés dans des lieux exigus. Et de remettre sur le tapis (mais seulement en pure hypothèse, dit-il) l'éventualité d'un mariage, dans le but de revendiquer sa liberté de choix, en dehors de tout accord paternel ou tracas judiciaire (ce qui, dans son esprit, revient au même) ; mais plus avec Christine – il est désormais trop tard pour envisager froidement cette option -, bien qu'il lui envoie un peu de son argent, comme il le lui a promis. Suit alors un sombre accident de domesticité : sa mère se casse le col du fémur et doit rester alitée six mois durant, en théorie. Aussitôt, Vincent suspend ses frais et offre sa solde pour les visites du médecin et les pansements. Situation qui accapare aussi son attention auprès de sa mère, l'obligeant à réduire la voilure ; il se cantonne désormais à quelques gouaches

Un essai romancé

et aquarelles, au mieux. Assidu à la fréquentation des journaux, il est furieusement intéressé à en connaître d'avantage sur l'exposition rétrospective des œuvres de Manet, peintre qu'il connaît peu. Indice que la situation financière de Vincent s'en trouve améliorée : il a comblé toutes ses dettes passées d'autant plus facilement que depuis deux mois, les conditions ne lui ont pas permis de se remettre à peindre. Il en profite pour passer une nouvelle commande au droguiste Furnée de La Haye, dont le fils géomètre (on s'en souvient) part en Indonésie pour parfaire son appréhension exotique du dessin.

Théo se déclare prêt à continuer à le financer, tandis que Vincent l'assure qu'il continuera à lui envoyer régulièrement sa production d'artiste, parmi laquelle Théo retiendra ce qu'il voudra ; de fait, Vincent pourra considérer en toute liberté qu'il aura gagné l'argent qu'il aura reçu. Le seul détail qui n'est pas exprimé – mais, bien sûr, il est d'une importance primordiale ! – est de savoir si Théo agira désormais pour son propre compte ou pas, ce qui n'est pas du tout impossible, puisqu'il est pour sa part naturellement très attentif aux peintres de la nouvelle génération. Mais il n'y a toujours pas de pacte formel : tout au plus se fait jour ici une entraide morale, Vincent s'engageant à lui faire la primeur de la part de sa production qu'il souhaite diffuser... Et comme il mentionne illico que ce qu'il présentera à son frère Théo sera grevé de défauts, il lui indique par là-même qu'il s'agira d'un second choix, Vincent se gardant par devers lui la part qui à ses yeux conserve toutes ses faveurs ! Nous verrons par la suite que ce détail aura son importance lorsqu'il quittera Nuenen.

En outre, il fait amende honorable de son ancien mode de vie et se dit prêt à respecter scrupuleusement ses nouveaux engagements : d'abord parce qu'il souhaite en premier lieu

Un essai romancé

préserver la qualité des rapports affectifs qu'il entretient avec son frère - dont on mesure combien ils lui sont une écoute indispensable à son équilibre psychologique - ; ensuite parce qu'il se sentira plus en confiance si c'est son frère qui prend en charge la diffusion de sa peinture. Ce qui représente donc un *modus vivendi* à la fois raisonnable et logique. Leurs rapports resteront placés sous la caution de la fraternité, puisque Vincent a pleinement conscience qu'il n'en est encore qu'à ses débuts, n'ayant réalisé à ce jour qu'une poignée de peintures à l'huile et seulement à titre d'essais ! Et il insiste : il n'y aura aucune obligation réciproque... Dans la foulée, il joint le geste à la parole en lui faisant parvenir trois petites peintures et neuf aquarelles.

Van Gogh découvre la poésie de François Coppée : car tout ce qui l'émeut le stimule. On en est à la mi-février 1884 et Vincent ressort déjà travailler au grand air, près du cimetière de Nuenen (est-ce à ce moment-là qu'il découvrira la tombe de son prédécesseur ? à cet instant en tout cas, Vincent n'en fait pas mention), dès qu'apparaît un premier rayon de soleil. Puis il s'achète un rouet en prévision de nouvelles séances de pose. Si les échanges s'intensifient à propos de ses dessins de tisserands, il fait pourtant remarquer à Théo que ce dernier n'a toujours rien vendu, même à un prix plancher. Il place donc son frère face à la réalité : en tant que marchand, il devrait avoir une obligation de résultat, même s'il ne la ressent pas comme telle. En fait, Vincent reproche à Théo de se montrer trop exigeant quant à la qualité de ce qu'il lui envoie et de se mettre lui-même des barrières. On le voit : les relations entre les deux frères, à cette époque tout au moins, ne sont pas si limpides que cela. Ou alors, il y a des sous-entendus qui nous échappent. Vincent remarque en effet que, depuis deux ans déjà, le discours de son frère reste

Un essai romancé

invariablement le même : « C'est presque vendable, mais pas encore tout à fait vendable... » Or Vincent n'est confronté qu'à une seule et même problématique : il doit se sortir d'affaire – même si en toute objectivité Vincent fait quand même figure de privilégié -. Ainsi songe-t-il à mettre son frère en concurrence avec d'autres marchands... A cette fin, il fait confectionner des cadres de bois noir et se tourne vers le marché d'Anvers, afin de tenter d'écouler ses études produites dans la Drenthe, auxquelles il a tenté de donner un tour charmant et rempli de gentillesse. Il justifie cette attitude par le fait que depuis qu'il est rentré dans le milieu familial, il est harcelé de questions sur la destination de ses œuvres. Travaille-t-il seulement pour son propre plaisir : soit, autant le dire, en pure dilettante ? Ce qui lui fait se poser la question de savoir comment ils évolueront avec Théo, si d'aventure ils se faisaient vieux : froids et glacials de concert ? Seront-ils jetés à la fosse commune avec les putains : sort qui a été le lot de nombreux artistes – ici se place certainement les résonances avec Molière et Mozart – par le passé ? Ou alors, que son frère ait au moins le courage de décréter que son travail est médiocre !

Tandis que ce dernier lui assure qu'il y trouve des qualités, le travail de Vincent s'entasse dans son appartement, sans jamais trouver aucun débouché. A nouveau, Vincent navigue à la limite de la mauvaise foi, du fait d'une humeur naturellement exaltée qui lui fait ressentir à intervalles réguliers des périodes dépréciatives. Il concentre donc sa pression verbale sur son frère, car, malheureusement pour lui, Théo reste son unique interlocuteur. Mais Vincent occulte du même coup le fait que le goût général du public n'est pas encore assez mûr pour accepter une approche picturale novatrice où le défaut de construction

Un essai romancé

s'éclipse derrière l'éclat en devenir de la couleur et le particularisme de son état d'esprit. Par ailleurs, au niveau du choix de ses sujets et de la manière dont il les traite, même si Van Gogh progresse constamment, il apparaît que le peintre se cherche encore... Et ce d'autant plus que la couleur, dont il ne maîtrise pas l'entièreté de la palette commerciale moderne et ses tons artificiellement lumineux, ne resplendira pleinement dans ses œuvres que lorsqu'il se sera accoutumé à l'art de peindre à l'huile, ce qui est encore loin d'être le cas. Pour cela, il lui faudra patienter deux longues années supplémentaires, dans l'attente de rallier Paris et sa cohorte de marchands de couleurs les mieux achalandés du marché.

Pour résumer : dès cette parenthèse de leur dissension de vue refermée, Vincent remet illico la pression sur son frère, l'accusant de presque tous les maux ! Mais pour avouer aussitôt que son problème réside en grande partie dans le fait qu'il accepte mal de devoir vivre seul, c'est-à-dire sans la compagnie d'une femme, quel qu'en soit le statut. Car le génie de Van Gogh n'aspire qu'à une seule chose – ce sont ces propres termes - : créer les conditions pour que son pinceau soit en mesure de prendre encore plus d'essor !

Cependant, les relations avec son frère restent âpres, au point qu'il lui dénie le droit de juger de la qualité de ce qu'il produit. Lui seul est maître à bord de ses orientations, tant il a conscience qu'il produit avec ses moyens graphiques du moment. Du coup, il concède que c'est son découragement qui l'a incité à vouloir que son frère devienne peintre lui aussi ; mais cet aveu a pour conséquence de mettre en relief le phénomène que tous les

Un essai romancé

artistes connaissent : le sentiment du poids de sa propre responsabilité, autant sociale qu'individuelle ; et qu'en conséquence, il faut bien vivre avec... ! Tout cela au moment où Théo lui avoue de son côté n'avoir entrepris aucune démarche dans le but de caser ses œuvres ; mais surtout, ne pas avoir l'intention d'en entreprendre, même à titre personnel. Etrange comportement en effet, débouchant potentiellement sur un nouveau dialogue de sourd ? Vincent répond qu'il se fout pas mal de leur avis collégial, s'il s'agit de se ranger à leurs arguments pour obtenir leur protection... Ce qui, il est vrai, tomberait sous le coup de la morale : autant, alors, tirer le diable par la queue ! Il en fait donc une question de respect mutuel. Cela pourrait même avoir valeur de parabole pour notre société actuelle où il n'est même plus permis d'examiner le fond latent des choses que de voir jusqu'à quel point, dans d'autres environnements que le nôtre, il a été possible d'aller dans le sens de l'expression intérieure sans jamais parvenir à se brouiller définitivement !

Ce que Vincent déplore au demeurant étant que leurs missives ne tournent finalement que sur la question de l'argent – constat pour lequel il n'est pas pour peu de choses ! -, et non sur la question de leurs environnements réciproques – un chez soi par exemple -, alors que c'est précisément la *denrée* qui lui fait défaut. S'il aime sincèrement son frère, il ne veut pas que cela devienne une contrainte morale partagée, tant il vit pleinement son sentiment de fraternité. Il ne voudrait donc pas avoir à choisir à terme entre deux sentiments contradictoires, car il sait par avance de quel côté pencherait la balance de la bienséance. Bref, pour un motif qui semble de nouveau échapper à l'entendement, Vincent se lance dans un énième chantage affectif dont on ne sait pas comment ils pourraient en ressortir vainqueur, sans la bonne

Un essai romancé

volonté affichée de son frère Théo ; lequel doit certainement commencer à comprendre la personnalité foncièrement irritable des artistes. D'où, pour la première fois, la formulation par Vincent du souhait de gagner la ville belge d'Anvers, ce qu'il ne réalisera cependant qu'un an est demi plus tard. Tout en alléguant que c'est pour préserver leur sacro-sainte amitié qu'il agit de la sorte, préférant se donner la possibilité de rompre sciemment avec son frère plutôt que de laisser s'accumuler une rancœur qui deviendrait à la longue irréparable. Calme et fureur du sentiment : dixit Vincent !

Lettre suivante : bien qu'elles ne soient pas toutes datées (loin s'en faut !), on devine que cette dernière est proche de la précédente. Et à nouveau, le ton change du tout au tout. D'abord, Vincent a travaillé (il envoie à son frère un complément à sa série des tisserands) ; et comme il a travaillé, il est manifestement redevenu plus calme (aurait-il produit de l'endomorphine dont son cerveau aurait besoin ?) et ne parle plus de bouger du Brabant. Au contraire, il se voit s'y fixer *un bon moment...* Officiellement, la rupture avec la fantomatique Marie est consommée ; mais celle-ci doit rester dans le souvenir de Théo *telle une aubaine de l'existence*, lui suggère Vincent. Et ce dernier d'ajouter : « Le récif qu'il faut éviter, c'est celui de l'arbitraire ; il ne faut pas se comporter comme si la femme avait des obligations envers l'homme ; en la quittant, l'homme doit se comporter comme s'il en avait envers elle – à mon sens, c'est plus élégant, plus humain. Tu partages peut-être cette opinion. L'amour nous vaut toujours des ennuis, c'est vrai, mais il a l'avantage de nous doter d'énergie. Enfin. »

Sa mère est déplâtrée et trône désormais, bien que toujours alitée, au milieu de la salle commune. Mais la question financière

Un essai romancé

demeure. Vincent propose que Théo adresse à partir du mois suivant la contribution à son séjour à Nuenen directement à son père, en ne passant par lui que pour ses frais personnels. Et pour ce reliquat lui revenant, il préfère, tout bien réfléchi, qu'il procède d'une vente de sa production, que Théo lui achèterait par une sorte de convention tacite. Et puis, il a trouvé les derniers commentaires de Théo plutôt ronflants : on est à deux doigts de déraper une nouvelle fois. Il est clair que Vincent traite désormais son frère ni plus ni moins qu'un agent (Vincent aurait-il la rancune tenace ?), ce que ce dernier est concrètement devenu dans l'esprit ; mais un agent dont il s'offusque des propositions (travailler en vue d'envoyer une œuvre au Salon, constituer un stock de qualité avant de le mettre éventuellement sur le marché, etc.). Bref, le ton est de nouveau cinglant : s'il doit attendre que ses œuvres soient dignes de figurer aux côtés de celles de Millet ou Corot, Vincent rétorque du tac au tac que ce jour-là il pourra tout aussi bien faire affaire avec d'autres ! Il brandit sa sempiternelle et lassante menace de rupture ; mais à peine plus tard, se froisse de ne pas recevoir sa mensualité – et en profite pour redemander à son frère de lui préciser sur quel pied il entend établir leur future convention. La tension est redevenue maximale : est-ce l'effet d'être contraint de vivre chez ses parents qui le rend à ce point tatillon ? Car en réalité, si la cohabitation se passe sans heurt apparent, Vincent ne supporte pas de se sentir dépendant de son milieu familial.

Surtout, il en fait une question d'honneur et somme Théo de se positionner quant à l'achat de ses dessins. C'est donc que Théo tergiverse, fait traîner les choses en longueur... et n'accorde qu'une confiance limitée (accompagnée de toute la rhétorique habituelle des marchands !) à la capacité intrinsèque des travaux

Un essai romancé

de son frère à être un jour diffusés. Point de vue exprimé au moins au printemps 1884. Et de plus, il l'affirme ! C'est à son tour d'écrire « que (Vincent) s'engage dans une voie absurde au-delà de l'imaginable. » Parfois, on se demande pourquoi les deux frères continuent à s'écrire ! Car on ne décèle plus aucun sentiment d'amitié ni de fraternité, au sens premier du terme ; mais seulement un changement de ton qui indiquerait que Théo a bien repris les affaires en mains en son nom propre ; et que, face à l'escalade des exigences de son frère, il entend le lui faire savoir. Argument qu'entérine Vincent ; lequel réplique aussitôt qu'il ne peut travailler sans matériel ni couleurs, avant de conclure : « Autant dire que je me demande pourquoi tu m'as écrit. » CQFD ! Ou bien : « J'espère que la présente (c'est-à-dire sa réponse) exhale autant de froideur que la tienne. » Il préfère donc s'en tenir à la contemplation de l'œuvre de Millet, qu'ils admirent tous les deux, en décrivant comment sa force de caractère, dont manifestement Vincent s'inspire, lui a permis de s'affranchir d'un milieu oppressant, pour finalement atteindre la félicité d'une vie simple – celle de ses Angelus -. En parallèle de ce moment de tension, remarquons que Vincent vient de passer quatre mois de cohabitation tranquille avec son père, ce qui en soi est un exploit qui lui a certainement demandé de prendre beaucoup sur lui ; et que, dans son insistance à vouloir se doter d'un atelier extérieur surnuméraire, on suppose qu'il y a de nouveau une femme là-dessous... !

Mais revenons aux fondamentaux. Avec van Rappard, ils parlent de vigueur et d'originalité du dessin. Pour eux, il faut éviter le chic clinquant de bon aloi, pour ne découvrir que la vérité intrinsèque de la couleur. Que suit toujours la même approche : le style

Un essai romancé

propre révèle l'essence de la peinture. S'il faut être rigoureux sur la technique du dessin ou de la peinture, il faut aussi prendre cet exercice avec circonspection : « C'est-à-dire qu'il faut sacrifier à la technique, pour autant qu'on doive dire mieux, plus exactement, plus nettement et plus sincèrement ce qu'on a à dire et avec le moins de fracas de parole que possible. Mais il ne faut pas se soucier de tout le reste. Je vous dis cela parce que je crois avoir remarqué que vous-même trouviez parfois que certains détails de vos œuvres ne sont pas bons, alors qu'ils le sont à mon sens. Je suis d'avis que votre technique est meilleure que celle de Haverman, par exemple, parce que votre coup de pinceau a déjà très souvent un caractère personnel (...) manifeste que vous pourriez motiver, qui est volontaire, alors que le coup de pinceau de Haverman est éternellement conventionnel ; il évoque toujours l'atelier, jamais la nature. » Le tout étant de conserver intacte l'émotion ressentie, afin d'être en capacité de la transmettre.

Une simple remarque en passant : sont-ce là les paroles d'un fou ? D'un passionné, d'un exalté, d'un extrémiste de la pratique picturale, certainement ; mais tout y est admirablement tenu, raisonnable, raisonné. Ceci pour éliminer la caricature du peintre déjanté qui n'aurait rien maîtrisé ni de sa trajectoire ni de ce qu'il aurait mis en œuvre pour y arriver. Ici, on perçoit que Vincent est parvenu à l'acmé de sa conception théorique, à la croisée de sa démarche de praticien (le crossroad des bluesmen), dans un absolu débordement de lui-même – un peu comme nos popstars du XXe siècle -. Ce qu'il évoque sans détour, bien que n'en mesurant pas forcément la portée : « Quant à moi, je me propose d'affirmer systématiquement aux gens que je ne sais pas peindre, même quand je serai plus maître de mon pinceau (...). Comprenez-vous bien ? Je le dirai encore, même quand j'aurai

Un essai romancé

trouvé un procédé personnel, plus complet et plus concis que mon procédé actuel. Je trouve très bien ce que Herkomer disait lorsqu'il inaugurerait sa propre école d'art, en s'adressant à un certain nombre d'hommes qui savaient déjà peindre. Il pria aimablement ses élèves de ne pas chercher à peindre comme lui, mais selon leur propre personnalité. Il s'agit pour moi de libérer des talents individuels, disait-il, et non de gagner des disciples à la doctrine de Herkomer. Entre lions on ne se singe pas. »

Puis, telle une suite logique de sa progression intellectuelle, il amplifie sa vision intérieure, qui n'est en rien théorique, mais fondamentalement expressive : « Le sentiment positif que l'art est une chose plus grandiose et plus sublime que notre propre habileté, que notre propre capacité et que notre propre savoir. Le sentiment positif que l'art est une chose qui, bien qu'elle soit faite par des mains d'hommes, n'est pas un produit de ces seules mains ; qu'elle jaillit d'une source plus profonde de notre âme ; et que je découvre dans l'habileté et le savoir technique, par rapport à l'art, un trait qui me rappelle ce qu'on qualifiait « d'indiscipline » dans la religion. » Et l'on pourrait y ajouter une succession de phrases qui toutes iraient dans le même sens : tenace, convaincu, obstiné, tel un défenseur acharné de sa nouvelle doctrine. « Essayons de connaître si bien les secrets de la technique que le public s'y laisse prendre et jure ses grands dieux que nous n'avons pas de technique. » Ou bien cette autre, prise à l'arrachée : « Que notre œuvre soit si savante (et l'on pourrait y substituer vivante) qu'elle paraisse naïve et ne pue pas notre talent. »

Vincent reçoit alors 250 francs de la part de Théo. Ce geste signifierait-il qu'il aurait finalement vendu quelques dessins ? Ou rétribution larvée de ses 50 études fournies à l'oncle Cent ?

Un essai romancé

Manière aussi de sceller leur nouvel accord : les œuvres que Théo recevra mensuellement lui appartiendront en propre, libre à lui de les conserver ou de les détruire. Tout comme Vincent disposera à sa guise de l'argent mis à sa disposition. Il se dit par ailleurs satisfait de cette façon de préserver autant le lien fraternel que ses revenus. Les conditions sont donc mûres pour qu'il se remette à peindre, ce qu'il exprime en clair. Mais il n'empêche qu'il continue de jouer constamment au chat et à la souris, envoyant ses dessins à van Rappard plutôt qu'à Théo. Affirmant au passage que son homologue va venir s'installer un moment avec lui à Nuenen, alors qu'il ne l'a même pas encore invité ! Tout cela entretient une certaine confusion dont on ne sait pas démêler ce qu'elle cache exactement.

Puis viennent de nouveau 200 francs qui lui permettent de louer un vaste atelier : une grande pièce, une plus petite, plus une *suite* (c'est Vincent lui-même qui souligne ce dernier mot). Il abandonne progressivement le dessin ; mais aborde la peinture comme elle vient, c'est-à-dire avec une multiplicité de tons bruns, plus ou moins soutenus. Il concède alors à Théo que le changement survenu dans sa vie (le fait d'avoir quitté La Haye) est bénéfique et que sa situation s'en trouve améliorée (même s'il en regrette le côté affectif). Van Rappard annonce sa venue ; sa mère visite son nouvel atelier dans son fauteuil roulant : symptôme d'une époque, sa mère commence seulement à exister à partir du moment où elle devient invalide ! Il dit se mettre à apprécier l'atmosphère sereine que dégagent les habitants de Nuenen. Avec van Rappard, ils ont écumé la région durant plus de dix jours et l'emploi de la couleur de Van Gogh s'est timidement affirmée, ce que remarque Théo. De plus, il est nourri depuis plusieurs mois par ses sœurs et sa santé, en conséquence,

Un essai romancé

s'améliore. Toujours avec van Rappard, ils discutent entre techniciens de la notion d'unité d'une toile... et comme à son habitude, Vincent s'investit tellement au travers de son discours que van Rappard est obligé de lui rappeler que c'est lui qui fait la toile (en l'occurrence *Le marché aux poissons*) et pas Vincent ! Déclenchant derechef l'affirmation de Van Gogh : « Et il faut qu'une toile, peu importe qui la fait, que ce soit vous ou moi, dise de préférence une seule chose, mais la dise nettement. » Autre précepte que Vincent saura prochainement mettre à l'épreuve de manière mirifique !

On en arrive presque à la fin du printemps, abordant en douceur la transition du mois de juin, lorsque Théo passe voir le nouvel atelier. Certes, Vincent commence à se confronter à la question du voisinage des couleurs, point essentiel, si l'on souhaite parvenir à une toile aux tons éclatants. Car il ne faut pas confondre le maniement des intensités colorées et celui des valeurs de la lumière – ce qu'on appelle communément le clair-obscur -. Tant il est vrai que, sur ce point comme sur d'autres, le discours, dans l'esprit de Van Gogh, aura de beaucoup précédé sa mise en œuvre. Car il n'a pas encore débuté sa toile emblématique *Les mangeurs de pommes de terre*, œuvre-phare s'il en est, mais qui reste lourdement teintée de gris colorés. Ce qui tend à prouver que, dans bien des cas, la conceptualisation verbale des phénomènes précède la conscience vécue des choses (c'est le rôle qu'on assigne à l'enseignement par exemple). « Il suffit de mélanger un point de jaune à une couleur pour la faire paraître très jaune si on la place tout près d'un ton violet ou lilas. Je me rappelle comment quelqu'un essayait de rendre une surface rouge sur laquelle tombait la lumière, en se servant de vermillon, de rouge de chrome, etc. Eh bien, cela

Un essai romancé

n'allait pas. Or Jaap Maris l'a fait, dans mainte aquarelle, en recourant à un léger glacis d'ocre rouge sur une couleur qui n'était pas rougeâtre. Et cela rendait parfaitement l'effet du soleil sur des toits rouges. » D'où Vincent en vient à constater que son époque recèle, selon lui – et la suite de l'histoire de l'Art lui donnera totalement raison ! –, beaucoup plus de *tonistes* (néologisme, mais qui nous apparaît a posteriori tellement approprié) que de *coloristes*.

Après le passage de Théo à Nuenen, les échanges redeviennent allègres, ayant éliminé les préoccupations basement pécuniaires. Surtout, il réaborde les mêmes sujets qu'avec van Rappard, mais pris du côté du classisme cette fois-ci. Il est vrai que ses dessins d'alors traitent souvent de sujets d'intérieur (sujets avec un rouet) et restent empreints de la manière sombre. Car Théo lui faire part d'une nouveauté dont Vincent ne se fait pas encore une idée claire : le mot impressionnisme n'est pour lui qu'un terme auquel il n'associe aucune image. Et de fait, il ne conçoit pas ce que peut impliquer concrètement cette nouvelle manière de peindre. Heureusement pour Vincent, qui ne s'est jamais chargé d'un bagage académique, il possède en lui cette fraîcheur qui lui permet une intégration faramineuse des concepts et leur assimilation par le geste. Or ceci lui conviendra très bien, tant on a vu que son approche du dessin était en grande partie gestuelle. Il ne lui restera plus qu'à la transposer en peinture, avec deux avantages surnuméraires : le premier consistant en l'immédiateté – celle qui lui permettra de produire 800 toiles en six ans - ; le deuxième étant la libération de la couleur pure, presque sortie du tube, consacrant Vincent dans le club trop fermé des fameux coloristes.

Un essai romancé

Mais à cette époque, Vincent ne conceptualise pas le contenu du mot impressionniste, n'ayant encore rien vu s'y rapportant. Il perçoit seulement que ces peintres d'un nouveau genre souhaitent mettre un peu plus de charme dans la réalité (qu'il nomme, pour sa part, vérité) ; et comme il a fait de ce dernier terme son objectif, il n'en voit pas l'intérêt. Conclusion : ce que l'on doit porter au crédit de Théo est d'avoir su percevoir que cette nouvelle approche qui bouleversait déjà la peinture en profondeur conviendrait merveilleusement bien au profil de son frère ; et de l'avoir orienté et encouragé en conséquence – ce que manifestement leur oncle Cent n'aurait pas été capable de faire -. Il existe donc des conjonctions historiques tout à fait surprenantes, mais qui, à bien y réfléchir, ne sont aucunement dues au hasard, pouvant même être qualifiées de sens de l'histoire. Seule la forme qu'elles prennent en chaque individu étant de l'ordre de l'indicible...

Ce qui est caractéristique, en l'espèce, et fait à mon sens de la lettre numéro 371 N une lettre d'anthologie dans l'histoire de l'Art est que, suite à ce constat de la méconnaissance du mot impressionnisme, Vincent se lance dans une diatribe sur la façon d'utiliser le bistre et le bitume : couleurs certes difficiles à manier techniquement parlant et permettant d'obtenir des teintes onctueuses et profondes ; mais qui fondamentalement restent des médiums de valeurs, et non des couleurs pures. Cependant, le débat est lancé ; et l'on pourrait même ajouter : le vers est entré dans le fruit... Mais Vincent, qui ne sait comment l'assimiler, se retourne naturellement vers l'académisme contre lequel il s'était pourtant autrefois récréé et commence vaguement à envisager de suivre des cours aux Beaux-arts, histoire de percer les secrets techniques qui lui seraient encore inaccessibles ; ceci justifiant

Un essai romancé

son passage éclair à Anvers, juste après avoir quitté Nuenen, lorsqu'il sera en quête d'une grande capitale de la peinture ! Dans l'intervalle, il mise tout sur des lectures qu'il réclame à Théo : « Tu as mieux que moi l'occasion d'entendre parler de livres sur l'art. Si tu rencontres de bons ouvrages, écrits par des gens capables, comme par exemple ce livre de Fromentin sur les peintres hollandais, ou si tu te souviens d'en avoir lu, sache que je serais très content que tu m'en achètes quelques-uns, à condition qu'il y soit question de technique (...). J'ai le projet d'apprendre honnêtement la théorie ; je considère que cela n'est pas absolument inutile et je crois que, souvent, ce que l'on sent, ce que l'on présume d'instinct, aboutit à la certitude, à l'évidence si l'on a, au cours de ses recherches, un fil conducteur exprimé avec des mots (et) ayant vraiment un sens pratique. » Il me plairait de remettre au goût du jour cette façon de concevoir nos rapports à nous-mêmes...

De 200 francs en 200 francs, les affaires reprennent et les échanges se normalisent. C'est-à-dire qu'ils se banalisent. Etudes, cercles d'artistes, apprentissages et Salons, ou encore sociétés savantes en font le quotidien. Tout ceci côtoyant, bien évidemment, la recherche de ses sujets ou la manière la plus appropriée de les traiter. Mais aussi de les voir, de les sentir, les décrire, tant on nourrit l'impression que Vincent éprouve un besoin irrépissable de poser d'abord en mots ce qu'il retranscrira plus tard sur la surface plane. Ne serait-ce qu'en nommant les couleurs : je veux dire, la nuance précise de la couleur qu'il conviendra d'employer. On en est au temps des fenaisons et le pays s'illumine de soleil, et donc de la saturation entière des couleurs – et pas seulement ! -. Ceci et tant d'autres choses que

Un essai romancé

Vincent étaye de nombreuses lectures, tel le roman intitulé *Sapho*, de Daudet, racontant l'histoire d'une charmeuse impénitente qui lui arrache le commentaire : « C'est très beau, et traité d'une manière si haute, la nature serrée de si près que la figure de la femme est vraiment vivante. Elle respire, on entend sa voix ; à la lettre, on oublie qu'on lit. » Prémonitoire ? Après un crochet par la succursale de Londres, Théo repasse faire un tour à l'atelier. Vincent lui raconte un projet de six panneaux pour une salle à manger pour laquelle il produit les esquisses ; mais le propriétaire, un orfèvre ayant fait fortune, souhaite peindre les versions finales lui-même. L'arrangement consiste en la prise en charge des frais pour que Vincent puisse les peindre sur toiles, grandeur nature ; prototypes qui resteront sa propriété, après avoir été copiés sur place. Nous en conservons la liste : un semeur, un laboureur, la moisson, la plantation de pommes de terre, le berger (effet d'orage) et l'hiver (effet de neige). Mais ces œuvres feront parties des destructions que nous aurons à déplorer ultérieurement...

Le fait suivant ramène la vie de Vincent dans le cadre d'un roman (il le dit lui-même !). Une jeune femme, faisant probablement partie de ses modèles, tente de s'empoisonner devant ses yeux, par désespoir. La raison en serait une médisance de sa famille au sujet de Vincent. Les choses sont suffisamment claires et floues à la fois. Il est question de médecin et de symptômes. Et même de mariage ; mais que la famille de Margo Begeman souhaite voir repousser de deux ans, alors que l'élue aurait, dit-on, déjà trente-neuf ans : quelle peut en être la raison profonde, mise à part une certaine bigoterie alléguée par Vincent, pourtant peu crédible en soi ? Il en parle ouvertement à Théo, en commençant par lui décrire la scène : « Puis, un beau matin, elle est tombée par terre,

Un essai romancé

je croyais encore que ce n'était qu'une faiblesse passagère. Mais son mal n'a fait qu'empirer ; elle s'agitait, perdait l'usage de la parole, marmonnait des mots à moitié inintelligibles, s'affaissait en se contorsionnant, avait des crampes, etc. Ce n'était pas une crise de nerfs, en somme, bien que ça y ressemblât beaucoup. Soudain, j'ai eu des soupçons et je lui ai demandé : As-tu avalé quelque chose ? Elle cria : Oui ! Alors, je n'y allai pas par quatre chemins – elle exigea que je jure de n'en jamais souffler mot à personne, je répondis : D'accord, je te jure tout ce que tu voudras, à condition que tu vomisses tout de suite cette saloperie – fourre ton doigt dans ton gosier jusqu'à ce que tu vomisses, sinon j'appelle au secours. Enfin, tu devines la suite ; elle n'a pas réussi à vomir convenablement ; je la conduisis auprès de son frère Louis que je mis au courant ; ensuite, je lui fis administrer un vomitif et partis tout de suite pour Eindhoven, mander le docteur van der Loo.» Ajoutons ici que la dite Margo lui rappelle étrangement Kate Voss...

Primo, ceci prouve que Vincent considère toujours son frère comme une personne digne de confiance. Il lui demande notamment de garder le silence vis-à-vis de la famille – un secret absolu, dit-il -. Car la jeune femme lui avait avoué ses tendances suicidaires, ce dont il n'a pas suffisamment tenu compte. Mais grâce à son intervention, celle-ci a été prise en charge chez un couple de médecin d'Utrecht qui veille à une éventuelle rechute. La raison invoquée serait que ses sœurs l'auraient narguée à propos de son âge, ce qui a déclenché un état proche de la neurasthénie. Aussi, compte tenu de son tableau clinique (il est établi que sa mère présente des symptômes identiques et qu'elle-même est suivie depuis son enfance pour son instabilité), Vincent s'en remet à l'avis du médecin qui la déclare trop fragile pour

Un essai romancé

supporter une vie conjugale. Vincent en conclue : « Nous nous sommes peut-être trop attachés l'un à l'autre. »

Il n'empêche que la jeune femme, d'un air triomphant, ne retient qu'un seul élément : « Enfin, j'ai aimé » dit-elle. Ce qui, d'après Vincent, doit être pris en termes de sentiments. Mais il faut avouer que notre énergumène n'est absolument pas clair quant à savoir si ce sentiment aurait été consommé ou pas, tant il est admis qu'il a tendance à avancer une chose et son contraire dans la même missive ! L'autre enseignement de l'aventure est à porter au crédit du fonctionnement sentimental de Vincent. En effet, il retourne voir ladite Margo et s'entretient longuement avec elle, ce qui dénote une fidélité à toute épreuve aux personnes (on continuera à s'en apercevoir notamment avec les relations qu'il poursuivra, contre vents et marées, avec son frère Théo). Et d'autre part, lorsqu'on a eu la chance de voir une photographie de Kate Voss, son amour qu'il déclare absolu, et qu'on la compare avec la vision évoquée verbalement de Christine ou avec les dessins de l'époque de *Sorrow*, on constate que les femmes qu'il aime d'un amour sincère ne sont pas belles, au sens esthétique du terme ; mais au contraire prématurément flétries, alors que sa propre quête est précisément d'ordre plastique. Ce qui nous incite à croire que Vincent est interpellé au premier chef par la beauté intérieure des personnes qu'il côtoie, fut-ce une beauté naïve, voire idéaliste, comme cela fut le cas très certainement avec Margo Begeman.

Entre exposition d'Eugène Delacroix (*La Liberté guidant le peuple*) et Salons parisiens, Vincent glisse à Théo qu'il prend comme une fatalité leur désaccord fondamental sur la manière de conduire les affaires artistiques. Plus précisément, il croit que leurs situations réciproques les déterminent à se fâcher et qu'en

Un essai romancé

conséquence ils n'en sont responsables qu'à moitié. Mais dans le fond, ils éprouvent les mêmes goûts et poursuivent en toute sincérité les mêmes buts. Raison pour laquelle ils continuent de discourir par missives interposées. Sauf la manière qu'il a de l'exprimer est tout à son image : quelque peu déroutante. Car lui se sent fondamentalement un révolutionnaire et un rebelle, tandis que son frère, de caractère plus docile, est du parti lugubre des conservateurs ; et, pense-t-il, ils auraient pu se retrouver l'un et l'autre face à face sur une barricade, en 1848 par exemple. En tout état de cause, c'est ce qu'imagine Vincent qui loin de garder cette pensée par devers lui, l'extériorise : 36 ans plus tard (on est en 1884, les deux derniers chiffres étant seulement inversés), ils s'affrontent toujours, même s'il n'existe plus de barricade entre eux deux. Il prophétise : « Le moulin n'y est plus (allusion à celui qu'ils dessinaient ensemble étant enfants), mais le vent souffle encore. » Puis, poursuivant la comparaison qu'il a initiée, son analogie va très loin. Pour en mesurer toute la portée, il nous faut avoir recours à une grande citation : « Evidemment, il ne nous est plus possible de nous entraider comme deux hommes qui se trouvent côte à côte dans le même camp. Non, car si nous nous approchions l'un de l'autre, nous nous exposerions au danger d'être pris sous le feu l'un de l'autre. Mes méchancetés sont des balles que je ne tire pas sur toi, mon frère, mais sur le parti dans lequel tu t'es enrôlé. Je ne pense pas non plus que tes méchancetés me soient destinées directement ; tu tires sur la barricade et tu crois bien mériter en le faisant, mais je suis bel et bien derrière la barricade. (...) En tout cas, je n'ai pas l'intention de changer de camp. Je tirerai donc dans ta direction – mais en essayant de ne pas te toucher. Tu dois faire de même – mais essaie, toi aussi, de ne pas me toucher. » A nouveau tellement prémonitoire !

Un essai romancé

Etrange posture intellectuelle, surtout lorsqu'on mesure que le discours de Vincent n'a d'autre but que de tenter de lui faire sentir la différence de perception qu'ils entretiennent l'un et l'autre vis-à-vis du commerce de l'art ! Mais les derniers événements l'ont terriblement affecté et il se sent victime de surmenage et de sa traditionnelle dépression. Pour y parer, il tente de refaire des photographies pour solliciter des magazines, mais les tirages sont encore une fois décevants – il n'existe personne de plus maniaque qu'un peintre pour ce qui est de la reproduction de ses œuvres ! -. Il échafaude projets sur projets, mais, bien sûr, aucun d'eux n'aboutit. D'autant qu'il reste froissé de l'attitude de la maison Goupil et Cie qui, comme tous les autres marchands, ne s'intéresse aux artistes profonds qu'à l'article de leur mort ; c'est-à-dire qu'ils ne s'intéressent pas à leur image réelle, mais viennent faire de la surenchère une fois leur talent établi. Quant à lui, il proclame qu'il n'a pas le temps d'attendre ! Il songe à nouveau à Anvers ou Paris, dont les écoles de Beaux-arts ont bonne réputation, ou à intégrer un atelier de sculpteur qui accepterait des élèves, y compris peintres ; mais là encore, tout reste en instance. Alors, il continue à acheter des livres à tire-larigot, puis recommence à manquer d'argent : d'où l'on peut en conclure que Vincent est un panier percé qui ne tient jamais son argent bien longtemps près de soi...

Revenant sur l'épisode de Margo qui se rétablit de manière honorable et avec qui il correspond, il évoque désormais qu'il s'agissait bien d'une histoire d'amour. Du coup, Vincent se doit de se justifier. Et pour ce faire, il déclare ne pas avoir eu peur du ridicule, même si Margo a huit ans de plus que lui. Et il développe au passage sa position progressiste. D'après Van Gogh, il faut vouer une admiration sans limite aux femmes, ce qui doit nous

Un essai romancé

porter à les aimer sincèrement, quitte à être vaincu par son propre sentiment. Mais en l'occurrence, la religion est le ferment le plus puissant de l'engourdissement féminin, attitude qui, à ses yeux, n'est pas acceptable. Aussi s'abandonne-t-il volontiers au culte de l'amour et de la beauté, sans croire une seule seconde que cela soit un péché. Mais constate aussi que la société d'alors n'offre pas d'alternative, car la vue masculine sur les femmes en fait des créatures pernicieuses. Il tente à ce propos une autre analogie : la femme serait telle une toile blanche se dressant devant le peintre en lui déclarant, par pure provocation : « Tu n'es capable de rien. » Or seuls les peintres passionnés osent vaincre cette provocation, et il en est de même avec les femmes. Mais dans le même temps, il ne peut s'empêcher d'aimer et de respecter les femmes qui lui font pitié. Pour autant, il reste dans l'incertitude sur son avenir, sachant qu'il comprend que c'est dans les villes que les artistes trouvent généralement leur public. Et de s'enfermer de nouveau dans ses contradictions permanentes...

Au-delà de ce triste constat, ce qui tarabuste l'esprit de Vincent est un problème de morale. Il considère en effet que la morale de son époque est défailante ; tout en comprenant en même temps que toute notion de morale se heurte à la question du devoir. Or Vincent est pétri de notions de devoir qui l'entravent bien au-delà du raisonnable : il se doit de préserver les faibles ; il se doit réussir ; d'être anticonformiste ; de combattre l'autorité ; d'assumer jusqu'aux erreurs d'autrui, etc. etc. Il est donc pétri de sentiments contraires, mais qui pèsent sur lui de manière extrêmement forte. Sur ce plan particulier de sa vie intérieure, van Gogh est en permanence le jouet de lui-même. Et cette constatation aura de plus en plus d'importance chemin faisant !

Un essai romancé

Mais empêtré dans ses contradictions (*Tangled up in blue ?*), il n'en reste pas moins vrai que le progressisme de Van Gogh est profond, réel et bien ancré. Il puise sa source dans le conflit majeur qu'il entretient, pas uniquement avec son père pasteur, mais contre le puritanisme forcené de sa lignée, puisque son grand-père était lui aussi un pasteur plutôt conservateur. Un facteur générationnel apparaît clairement, puisqu'à la fois Johanna Bonger, sa belle-sœur qui tant fera pour sa réputation future, fut, elle aussi et par la force des choses, une féministe convaincue ; mais, plus surprenant encore car sans causalité directe, leur sœur cadette Willemine fut une activiste pionnière en Hollande pour la défense du travail des femmes – ce qui sous-entendait, pour l'époque, œuvrer pour leur indépendance (1898) - . Or il s'évère que Willemine fut internée pour démence précoce dès 1902. D'aucuns ont avancé l'hypothèse (souvenons-nous de l'épisode de l'asile d'aliénés de Ghed, concernant Vincent lui-même) qu'elle n'était pas réellement folle mais que, à l'instar de Camille Claudel, sa famille aurait voulu la soustraire : non pour des questions d'héritage, puisque cette question avait été établie par l'entremise de Théo, mais plus probablement pour la punir d'avoir ouvertement pris des positions progressistes...

L'automne avance sa parure lorsque van Rappard s'installe pour quelque temps à Nuenen, couvert de teintes chaleureuses. Entraînant Vincent à retrouver sa fougue et sa passion, ce qui, en outre, réveille l'espoir d'une réussite prochaine. Il n'y a pas à dire : une présence quelle qu'elle soit booste le moral de Vincent qui se sent quasiment dopé par cette émulation. Et ce d'autant plus qu'Anton van Rappard, qui commence à le connaître, n'a pas non plus sa langue dans sa poche, côté répartie. Vincent retrouve

Un essai romancé

donc allant et gaîté, comme s'il avait vingt ans. Au cours de leurs discussions, van Rappard se montre aussi perplexe que Vincent concernant le terme d'impressionnisme, n'en ayant vu aucun échantillon, lui non plus. Mais ils perçoivent que les façons de peindre évoluent peu à peu, autour d'eux, ce qui les réjouit. Van Rappard décide Vincent à rester à Nuenen, arguant qu'il perdrait son temps à Anvers s'il y allait insuffisamment armé en ce qui concerne les fondamentaux du dessin. Parallèlement, les rapports restent extrêmement tendus avec Théo, qui en vient à lui conseiller de se faire marchand, afin de tenter de vendre lui-même sa propre production. Mais désormais, Vincent envisage de retourner prendre des leçons chez Mauve et se plaint de nouveau d'un manque de fond de roulement, alors même qu'il explique avoir beaucoup dépensé pour ses besoins personnels. Mais il est vrai que ses frais de peintre s'accroissent par le simple fait qu'il peint plus régulièrement et que ses factures de couleurs explosent.

Or un premier élément déterminant se profile à l'horizon. Son père est pressenti pour prendre en charge le poste de pasteur dans la commune de Helvoirt, au nord-ouest d'Eindhoven. Vincent n'éprouvant aucune envie de les suivre, il doit donc trouver une alternative, si l'affaire se conclue. Ce à quoi il s'emploie activement. S'il commence à faire froid, Vincent ne déroge cependant pas à sa pratique de peindre sur le motif (ou en tout cas d'alterner séances en plein air et en atelier). Sa proposition de réconciliation avec Mauve et Tersteeg se solde par un échec cinglant, ce qui exclue une porte de sortie à La Haye. Pourtant, il a reconnu ses torts, mais cela n'aura pas suffi. Personne ne semblant voir d'un bon œil qu'il puisse renouer avec Christine... Pour autant, il n'en a pas fini avec Margo, qui songe à revenir à

Un essai romancé

Nuenen. Encore une fois, il sent toute l'animosité de leurs entourages respectifs s'ériger contre leur relation, ce qu'il n'arrive pas à concevoir. Si Margo est une femme simple, c'est aussi et surtout, aux yeux de Vincent, une femme d'une grande bonté. Ceci étant, sa lettre à Théo se termine par ces simples mots : « C'est tout ce que j'ai à dire », sans aucune formule de politesse, ce qui est exceptionnel chez Vincent. Tout cela sent la fin d'une époque... Comment va-t-elle se conclure ?

Van Rappard décroche une médaille d'argent au Salon de Londres, ce que Vincent approuve en lui disant qu'il la mérite. Car sa toile a été conçue à l'envers : c'est-à-dire en partant des tons foncés en allant vers les tons clairs, ce qui représente une hardiesse peu commune. Vincent fait un nouvel émule - un tanneur de Eindhoven - et compte bien se faire payer ses cours de dessin en nature. C'est-à-dire avec des tubes de couleurs, puisque sa machine à peindre est lancée. Il déclare à son frère : « Car je veux peindre beaucoup, sans interruption ; je veux arriver à ne plus devoir travailler avec (seulement) la moitié de mes forces, mais peindre du matin au soir. » Il s'est en effet décidé : c'est en lui désormais qu'il veut trouver la force de se construire une identité de peintre (on est peu ou prou au début du mois de novembre 1884 lorsqu'il écrit ceci), et nourrit la ferme conviction qu'il peut gagner cette lutte contre lui-même. Une nouvelle fois, Vincent décide et exprime au préalable ce qu'il veut et va mettre en œuvre : un doublement de sa vitesse de travail, peu importe comment il résoudra la question des frais supplémentaires que cette décision engendrera. Il laissera libre cours à sa passion, répondant à l'inclination de son caractère. De facto, il est en pleine effervescence... Mais coup de théâtre : son père refuse le poste qu'on lui proposait. Vincent va donc pouvoir rester encore

Un essai romancé

un peu à Nuenen, même si cela ne représente pas son objectif avoué ; car il passe de toute façon le plus clair de son temps au sein de son atelier indépendant, équipé d'un petit appartement. Il organise donc ses journées comme il l'entend, ce qui facilite l'attention qu'il peut porter à son travail. Aussi demande-t-il une nouvelle rallonge, qu'apparemment son frère lui octroie (sa mensualité oscille de nouveau entre 100 et 150 francs). Entretemps, les sœurs de Margo, qui habituellement fréquentent les parents de Vincent, sont venues se plaindre de son attitude : peut-être en prévision du retour prochain de la convalescente qu'elles savent fragile et ainsi couper court à toute velléité d'une reprise de leur relation... Ce qui en dit vraiment long sur ces dames patronnesses ! Aussi Vincent part-il dans l'une de ses diatribes de principe dont lui seul a le secret. Il dit : « A mon avis, la différence essentielle entre avant et après la Révolution tient dans la reconnaissance des droits de la femme, dans cette collaboration que l'on veut établir entre l'homme et la femme jouissant tous deux de droits égaux et d'une liberté égale. (...) Selon moi, la morale conventionnelle est tout à l'envers, et je me réjouirais si le temps la remettait d'aplomb et la rénouvait. »

Dans une lettre suivante, Théo a exprimé qu'il n'était qu'un protecteur, pas un manager, ce qui est jugé d'une relative froideur par Vincent, lui évoquant une rupture de leur désir de convergence. L'enjeu en étant de nouveau une augmentation des frais de Vincent. Ainsi, ce dernier en vient-il à conclure, lapidaire : « L'ombre au tableau d'un peintre, c'est la facture (au sens premier du terme) des couleurs. » De plus, Théo se dit méfiant, tandis que lui ne veut ni d'un protecteur ni de sa méfiance. Il résume donc sa position : « Je ne puis me soucier de ce qu'on pense de moi, je dois aller de l'avant : voilà l'essentiel. » Ou :

Un essai romancé

« Essaie de t'arranger pour que je ne perde pas de temps et que je puisse peindre sans désemparer ; je poursuivrai mes efforts jusqu'à ce que je mérite un gîte à Anvers et des couleurs en échange de mon travail. » Si son frère lui propose de revenir à une mensualité de 150 francs, ce serait pour dédommager ses parents de 50 francs, ce qui n'arrange évidemment pas les affaires de Vincent, puisque cela ne répond pas à l'augmentation de ses propres frais. D'où son refus catégorique. Et de se quereller de plus belle sur les conditions de leur accord passé. Entre les deux frères, cela continue à sentir le roussi ; mais cela ne rompt pas. Probablement parce que, quoi qu'il en soit du chantage exercé ou de l'impasse ressentie, Théo a malgré tout conscience qu'il aurait tout à y gagner, au final, puisque Vincent est au moins honnête sur un point : il ne s'intéresse pas du tout à la valeur marchande de son œuvre et laisse Théo se préoccuper quasi seul de cet aspect qui le rebute, lui concédant seulement de peser sur son devenir matériel. Sans cela, comment pourrait-on expliquer de telles négociations de bouts de chandelles ? Et que l'on reste obstinément inscrit dans un rapport créateur-marchand, et non plus dans un rapport de type fraternel, ce qui vient manifestement ternir l'atmosphère de leur correspondance ?

Cette question de la pension, comme on pouvait s'en douter, va générer une nouvelle querelle qui les mènera proches de la rupture, avec le ressentiment mutuel qui va avec. Jusqu'à devenir effective (jusqu'à nouvel ordre !) le 9 décembre 1884, ne souffrant d'aucune ambiguïté. « On ne trouve pas toujours les mots qu'il faut pour pouvoir jouer cartes sur table, mais je suis fermement décidé (que tu te méfies de moi ou non, peu importe) à te parler carrément. Il m'aura peut-être suffi de réfléchir un peu

Un essai romancé

pour trouver les mots qui te diront plus clairement ce que je t'ai déjà fait sentir. Il me semble, dans notre intérêt à tous deux, que nous devons nous séparer » y est-il écrit. Déjà, Vincent est fiché comme étant une bête noire par Goupil et Cie, ce qui ne l'encourage pas à venir s'installer à Paris ; d'autant que son accoutrement rustique et négligé lui est reproché par son frère. Il reconnaît donc des obligations pécuniaires. Mais comme dans leurs rapports il trouve désormais son frère d'une grande froideur, il menace d'aller trouver ailleurs un protecteur, lui reprochant que sa méfiance à son égard en est la cause. Il se dit persuadé que son frère, dans l'esprit, consentira à leur séparation d'intérêt ; mais lui demande d'abord s'il approuve son projet de partir pour Anvers tout en gardant son atelier dans le Brabant, parce qu'il est très abordable. A l'instar de ce qu'il s'est passé à La Haye, son souci principal est de stocker, pour les conserver, les toiles qu'il a produites à Nuenen, ainsi que son matériel. Et puis, Vincent aime toujours à se ménager une porte de sortie, si cela devenait nécessaire... Cependant, la manière très indélicate qu'il a de rappeler à Théo sa rupture avec Marie en lui en faisant porter la responsabilité sous-entend très maladroitement que son frère agit de même avec lui. Théo consent pourtant à lui financer la période de transition qui s'annonce ; mais que Vincent fait alors durer par esprit d'indécision (ou plus exactement, du fait qu'il veut plusieurs choses à la fois). Il entreprend par exemple une série de portraits qu'il compte faire monter à 50 exemplaires. Dans les faits, le lecteur a l'avantage de savoir que Vincent restera encore dix mois supplémentaires à Nuenen. Mais bien qu'on soit encore très éloignés de l'imbroglie final, le lecteur mesure-t-il toute l'étendue des événements qui vont se jouer durant la période qui nous en sépare ? A tout le moins, la

Un essai romancé

personnalité de Vincent commence à être percée à jour, enfouie sous ses multiples contradictions.

Un fait troublant, il est vrai, réside dans le fait que la plupart des lettres de la correspondance ne sont pas datées. Ainsi, mis à part leur fréquence et leur contenu (événements auxquels elles font référence par exemple), impossible de connaître l'écart qui les séparent. Car la lettre suivante nous apparaît écrite sur un ton étonnamment calme et neutre. Comme on en est aux abords des fêtes de fin d'année, est-ce que Théo est passé à Nuenen (sans trace tangible) ; et en auraient-ils profité pour signer l'armistice ? Il y est en effet question de peintres de l'ancienne génération, comme De Groux et Thijs Maris, qui tous sont d'excellents peintres, pourtant peu appréciés. Peu appréciés car excellents : ce qui veut dire aussi trop subtils pour le commun des mortels ; mais surtout, comme nous allons le voir, ils sont arrivés une génération trop tôt. Car Vincent en fait l'analyse : leur approche réaliste de la peinture était de leur vivant novatrice ; puis est devenue de rigueur du temps de Van Gogh, alors que seulement 50 ans les séparent. Mais ils représentent surtout, rappelle-t-il, d'un réalisme qui a du caractère et possède un esprit sérieux. Au passage, Vincent exprime une autre découverte fondamentale de sa démarche : « Je veux te dire une chose : c'est qu'en ce qui me concerne, je vais essayer de gouverner droit ; que je ne peindrai que ce qui est tout simple et surtout les choses les plus ordinaires. »

Soit : la peinture de van Gogh fera tout-à-fait volontairement la découverte de la simplicité. Quelle invention magnifique et qui, sous les doigts de Vincent, deviendra quasiment magique ! La grandeur ici-bas habite dans les choses les plus minuscules. La densité se loge dans les événements les plus insignifiants. Et de

Un essai romancé

cette découverte, en faire une doctrine, cela revient à dire : si je ne peins qu'un visage, qu'un seul tronçon de paysage ou qu'un bouquet de fleurs, il faut que chacun d'eux occupe toute la place, envahisse tout l'espace de la toile pour y surgir d'une manière inattendue. Il faut que cette simplicité transparaisse pour ce qu'elle est ; mais qu'à la fois elle éclabousse de toute sa vigueur ! Ce phénomène s'appelle communément camper son sujet. Tout l'art du cadrage entre ici en compétition avec le sophistiqué et l'élaboré, devant finir par totalement les éclipser. Cette capacité représente une autre science souterraine de l'esprit de Vincent : celle qui fera de lui le peintre Van Gogh dans toute sa plénitude et que nous fréquentons désormais. Et de relancer subrepticement la question d'un petit complément... que Théo, bien brave, va lui accorder sans sourciller !

(fin du cinquième fichier, état au 27/02/2024)